

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

Et se tournant vers le valet de chambre qui, debout au pied du lit, avait assisté à cette longue scène; le chevalier continua:

— Pour vous faire prendre patience jusqu'à lundi matin, mon domestique va vous compter cinquante louis.

— Je les refuse. Je vous demande à passer près de vous ces dernières heures, balbutia le jeune homme ému.

Le chevalier reprit sa voix moqueuse.

— Ta, ta, ta, fit-il, je refuse à mon tour... et par coquetterie. Je suis au bout du rouleau; l'agonie qui commencera bientôt va me faire exécuter de laides grimaces; et ne je tiens pas à être ridicule devant vous. Tenez, c'est ce soir bal d'Opéra; allez-y; ce sera plus gai que de me voir tirer la langue.

— Après cette nuit de bal, vous passerez au lit votre journée du dimanche. Employez votre seconde soirée au théâtre, et vous arriverez ainsi à l'heure où, lundi matin, vous descendrez ici indiquer votre choix à mon vieux serviteur. Allons! les dernières volontés d'un mourant sont sacrées: obéissez, mon cher enfant, et vous vous en trouverez bien.

Et M. de Saint-Dutasse tendit la main à Paul, qui la prit dans la sienne. Pendant cette courte étreinte, une expression de pitié sembla passer dans le regard du chevalier, qui prononça d'une voix que le remords attendrissait sans doute:

— Oubliez ce que je vous ai dit, Paul, et... dans votre intérêt, choisissez les rentes.

Avril secoua négativement la tête.

— Alors je dois vous faire connaître ma dernière et expresse volonté. Prenez-en bonne note. La voici: J'exige que tous ceux

qui assisteront à ma messe de mort soient respectés par vous.

Et, sur ces mots, M. de Saint-Dutasse se retourna dans la ruelle pour attendre l'agonie.

Paul fut doucement poussé hors de la chambre par Bourguignon qui le reconduisit jusqu'à l'escalier.

— A lundi matin, souffla le vieux domestique en lui glissant une poignée de louis dans la main.

Remonté dans sa chambre, quand Avril vit étinceler sur la table d'or qu'il avait posé à côté de sa corde, il murmura tout pensif:

— Que me réserve l'avenir brillant promis par cet homme? Peut-être, un jour, me faudra-t-il reprendre ma corde?

Bientôt il releva brusquement sa tête qui s'était inclinée rêveuse.

— Bah! fit-il, j'ai trente heures pour choisir... Que les événements m'en décident... L'idée du chevalier est bonne: en route pour l'Opéra.



— Oh! que je souffre!! balbutia l'inconnue en fondant en larmes

II.

Après avoir mis tous ses louis en sa poche, Paul Avril quitta dans sa main et descendit l'escalier en se disant:

— Poursuivez ma semaine de location au père Mathis, et décampez!

Lorsqu'il atteignit le vestibule sur lequel s'ouvrait la loge du concierge, l'entrée de ce réduit était obstruée par un gros homme qui, debout sur le seuil et appuyé sur un des montants de la porte, causait avec le portier, assis au fond de la loge. Il montrait donc à Paul son dos, recouvert d'un habit à larges basques au bas desquelles paraissaient deux jambes enfermées dans des guêtres. Ces guêtres et le chapeau à galon d'or qui lui couvrait la tête indiquaient assez que ce causeur était un domestique.

Avant de lui toucher l'épaule pour se faire livrer passage par le laquais, Avril chercha d'abord dans son gousset le louis dont il allait payer le concierge. Le peu de temps qu'il mit à se fouiller lui laissa entendre cette phrase prononcée par le domestique :

—Non, je n'étais pas encore arrivé à sa mansarde que votre " sans le sou " avait fini de jouer du marteau.

—Hum ! hum ! fit tout à coup le concierge qui, derrière l'épaule de celui qui parlait venait de voir surgir la tête de son locataire.

A ce signal, le laquais se retourna vivement et, apercevant le jeune homme, dégagait la porte pour le laisser entrer dans la loge.

—Ah ! monsieur Avril, voici une lettre arrivée ce soir pour vous. Je comptais vous la remettre demain matin en montant pour régler notre petit compte, dit avec empressement le concierge.

—Vous n'aurez pas cette peine à prendre demain, car je paye ce soir, répondit Paul qui, retirant la lettre de la main du portier, la remplaça par un louis.

A la lueur du bec de gaz de la loge, le jeune homme parcourut sa lettre. Comme vingt autres précédemment reçues, elle répondait par un refus à une des nombreuses demandes d'emploi qu'il avait faites depuis deux mois.

Pendant qu'il lisait, les deux hommes qui avaient subitement changé de sujet de conversation, feignoient de continuer un entretien commencé.

—Oui, disait le père Mathis avec un écuème soupir de tristesse, j'ai l'immense douleur de vous le dire, mon cher Bricard, je tremble d'avoir bientôt à pleurer ce bon et vénéré M. de Saint-Dutasse.

—Hélas ! quelle affligeante nouvelle il me faut rapporter à mes maîtres qui adoraient ce respectable et digne monsieur, répliquait, non moins plaintif, celui que le concierge avait appelé Bricard.

Après avoir achevé la lecture de sa lettre, lorsque Paul relevait la tête, son regard rencontra les yeux de Bricard si étrangement fixés sur lui qu'il en prit l'éveil.

—Oh ! oh ! ce laquais tient donc bien à pouvoir me reconnaître plus tard ? pensa le jeune homme en tirant le cordon de la porte qui pendait près de sa main.

—Vous sortez ? demanda le portier en voyant sa besogne faite.

—Oui, père Mathis. Je dois même vous prévenir que je rentrerai probablement assez tard dans la nuit, répondit-il en quittant la loge.

Quand, après avoir franchi la porte cochère, il se retourna pour en tirer après lui le lourd battant, il aperçut Bricard qui, le corps à moitié sorti de la loge, l'avait suivi des yeux.

A cette vue, un de ces pressentiments qu'on ne saurait expliquer lui monta au cerveau.

Il traversa rapidement la rue et vint se blottir dans la sombre encoignure d'une maison qui faisait face à la sienne.

Vingt secondes après, la porte se rouvrait pour donner passage à Bricard qui, en montant le pied dans la rue, tourna la tête à droite et à gauche pour reconnaître au loin celui qu'il cherchait.

—Il a donc couru ! maugré-t-il.

Mais si peu de temps s'était écoulé qu'il pensa que le jeune homme n'avait pu que tourner à l'angle de la très-voisine rue Chauchat et il prit sa course dans cette direction.

En ne voyant pas devant lui le gibier qu'il comptait poursuivre, Bricard revint au plus vite sur ses pas et, toujours courant, il longea le refuge de Paul, qui l'entendit grondier au passage :

—Il doit avoir gagné le faubourg Montmartre.

Avril attendit un peu pour s'assurer si, après avoir fait buisson creux, le laquais n'allait pas venir retrouver le père Mathis. Après dix minutes écoulées, il quitta sa retraite et, à son tour, il prit la rue Chauchat.

A son arrivée sur le boulevard, il se sentit subitement pris d'un étourdissement. C'était son estomac qui protestait contre un sérieux-oubli.

—Je n'ai pas diné ! se dit-il.

Autant cette précaution avait été inutile quand il songrait à se pendre, autant elle devenait obligatoire maintenant qu'il tenait à vivre. Il entra donc dans un restaurant à la mode où le garçon, qui vint se mettre à ses ordres, le servit avec un empressement tempéré par une forte méfiance pour ce client, si piètrement vêtu, qui faisait disparaître les plats avec une remarquable rapidité.

Après tant de longs jours d'abstinence, l'appétit d'Avril rentrait dans son arriéré.

Mais si l'estomac du jeune homme fonctionnait vigoureusement, son esprit ne restait pas oisif.

—Allons, se disait le mangeur, puisque les événements doivent me dicter le choix que j'aurai à faire lundi matin, au moins faut-il que je les étudie. Pourquoi ce domestique à face de coquin voulait-il me suivre ? Est-ce pour son compte ou celui de ses maîtres ? En quoi puis-je être utile ou dangereux ? Ce Bricard m'a examiné en homme qui me voyait pour la première fois... oui, mais quels regards !... c'est à eux que je dois le soupçon qu'il allait se lancer sur mes traces et la pensée de jouer au fin avec lui. Qu'ai-je donc pu dire ou faire pendant ma courte station dans la loge qui ait mis ce curieux à mes trousses ?

Tout en découpant un perdreau, Paul fouillait dans sa mémoire pour reconstruire le passé dans chacun de ses détails.

—Ah ! j'y suis, se dit-il ; non, ce n'est pas à ma présence dans la loge que je dois songer, car je me rappelle les " hum ! hum ! " du portier qui dénéguaient ma présence à Bricard me tournant le dos. C'était lui dire : " Chut ! il est là. " Donc, ces deux hommes parlaient de moi quand je suis arrivé. Voyons ; est-ce que je n'ai pas entendu leurs derniers mots échangés ? Quels étaient-ils donc ?

Pour mieux se rafraîchir les souvenirs, il se versa un verre de Bordeaux. Le moyen était bon, car, aussitôt, la mémoire en travail répéta au buveur, mot pour mot, la phrase de Bricard : " Je n'étais pas encore arrivé à sa mansarde que votre sans le sou avait fini de jouer du marteau. "

—Rien de bien effrayant dans ces paroles dont l'explication est fort simple, poursuivit le chercheur, mes coups de marteau ayant troublé la maison, Mathis, pour faire cesser mon tintamarre, m'avait envoyé Bricard qui lui rendait compte de sa commission.

Et, après un second verre de Bordeaux, Avril, des plus intrigués, ajouta :

— Ou, tout cela est fort simple... mais ne m'explique nullement quel intérêt ce domestique avait à me suivre à la piste. Pourquoi ? Pour qui ? Agissait-il pour son compte ou pour celui d'un autre ?

Au grand étonnement de ses voisins de table, Paul, las de chercher le motif de la conduite de Bricard, éclata d'un bruyant rire.

— Mais t'le se dit-il, et le chevalier qui m'annonçait que tout une série d'enragés doit s'acharner après moi dès que j'aurai accepté la seconde part d'héritage ! Si cela commence maintenant que j'n'ai pas encore fait mon choix, que sera ce douo quand je me serai décidé pour le mystérieux lot ? Ah ! bast ! après tout, n'oublions pas qu'il y a quelques heures j'avais la corde au cou. Il me sera difficile de me trouver en plus mauvaise situation.

Et, sur ces derniers mots, il quitta le restaurant après avoir soldé son dîner.

Les alentours de l'Opéra sont peuplés de tailleurs fripiers dont les boutiques restent ouvertes, les nuits de bal, au service de ceux qui, privés d'habit de soirée, trouvent là, en location, l'habillement noir complet. Bottes, chemise, cravate, gants, chapeau, on tient de tout dans ces boutiques d'où le pauvre hère, pour une dizaine de francs, sort à peu près propre.

Ce fut dans une de ces maisons que Paul vint échanger, contre une mise plus convenable, cet habillement délabré qui composait son unique garde-robe. A ces vêtements noirs qu'il achetait, au lieu de les louer, il joignit un chaud pardessus et partit en se disant :

— Je fais d'une pierre deux coups. Je suis en tenue de bal et d'enterrement. Je me trouverai tout habillé pour le convoi de M. de Saint-Dutasse.

Muni d'un billet de bal, aussi acheté chez le fripier, il faisait, deux minutes après, son entrée à l'Opéra.

Au moment où il tendait son billet au contrôleur, celui-ci le prit d'une main distraite, car ses yeux étaient attachés sur un déguisé qui, à son tour, venait d'apparaître dans le vestibule, à vingt pas derrière notre héros.

En l'apercevant, le contrôleur se pencha vers un de ses deux collègues et lui dit, assez haut pour être entendu par Paul :

— Voici Toto l'Arsouille qui arrive.

A ce nom si remarquablement trivial, Avril se retourna pour regarder celui qu'il désignait, et demeura surpris à la vue de l'homme qui s'avancait vers le contrôle.

Haut de près de six pieds, ce déguisé réalisait le plus complet spécimen de la beauté masculine. Sur un cou blanc et bien attaché, que son costume de chicard laissait à nu, se redressait fière une superbe tête à l'abondante chevelure noire et frisée, son vigoureux torse s'accusait sous la toile d'un bourgignon bleu dont les manches, retroussées jusqu'à l'épaule, découvraient deux bras bien modelés, à la peau de femme, mais qui, à un moment donné, devaient faire saillir des muscles d'acier. Une culotte de peau collant et de longues bottes à l'écuillère dessinaient toute l'irréprochable forme des jambes qui supportaient ce magnifique buste.

Certes, Paul Avril était un beau cavalier, mais son type, tout d'élégance, ne pouvait lutter avec celui de cet homme, superbe, de visage, de formes, de vigueur et surtout d'une exhubérante vitalité, qui arrivait bruyant et gouaillieur, bousculant tout sur son passage.

— Ah ça, Toto, aujourd'hui pas d'assommade comme la dernière fois, n'est ce pas ? lui dit doucement le contrôleur en prenant son billet.

— Bah ! bah ! vous appelez assommade une mauvaise chicardade, répliqua en riant le chicard.

— Elles sont jolies vos chicardades ! l'ouvreuse a ramassé les sept dents du monsieur qu'on avait emporté évanoui !

— A lous, c'est convenu, on sera sage comme dix images, promet Toto l'Arsouille qui, après avoir franchi le contrôle, se trouva en face de Paul dont le regard l'examinait toujours. Cette attention lui déplut sans doute, car, avec le tutoiement d'usage et sur ce ton traillard et chauté qui est la rote de ce que, au bal de l'Opéra, on appelle " l'engueulade ", il s'écria :

— Qu'a-t-il donc à me regarder, ds coco-là ?... Dirait-on pas que je lui ai rendu son habit de revenant de la foire... Tu sais ? quand tu n'en voudras plus, garde-le-moi... j'en habillerai mon chien.

Après avoir un peu attendu la réplique de Paul, qui jugea bon d'être muet, Toto l'Arsouille s'élança sur l'escalier, en ajoutant :

— Paraît que monsieur a rendu sa langue pour payer son habit.

A son tour, le jeune homme monta les degrés qui conduisent au bal. Au premier palier se trouvait une glace qui lui renvoya son image.

— C'est pourtant vrai que je suis étrangement fagoté, se dit-il.

Le délabrement et la coupe surannée de son habit, qu'il n'avait pu reconnaître dans la demi-obscurité de la boutique du fripier, lui apparaissaient maintenant à la vive lueur des gerbes de gaz allumées de chaque côté de la glace.

— Ce Toto l'Arsouille avait raison. Je suis complètement ridicule. Il faut au plus vite cacher tout cet accoutrement sous un domino ; pensa-t-il en se dirigeant vers l'endroit où se louent les costumes.

Après l'avoir aidé à endosser un domino, le costumier, avant qu'il en eût exprimé le désir, lui appliqua un masque sur la figure.

— Non, je n'en veux pas, on étouffe sous ce carton, dit Paul en portant la main au masque pour le retirer.

Mais tout à coup il changea d'avis :

— Oui, laissez, laissez, fit-il vivement.

Et, après avoir jeté à la hâte vingt francs au costumier, il s'élança sur les pas d'un homme qui venait de passer devant lui.

— Ah ! chacun son tour, c'est moi qui te suis à cette heure, maître Bricard, murmurait le jeune homme, heureux maintenant d'être masqué.

Car c'était bien le valet Bricard, non plus en livrée, mais habillé de noir et frais ganté.

Au lieu de contempler les minois plus ou moins chiffonnés il fendait les groupes en homme pressé d'arriver au but. En atteignant le couloir des premières loges, il ralentit le pas, prit sur sa gauche et, le nez en l'air, lisant chaque numéro inscrit sur les portes, il finit par s'arrêter devant une loge. Après avoir d'abord regardé par le carreau du vasistas si la personne qu'il cherchait occupait bien cette loge, il ôta son chapeau et frappa respectueusement.

La porte s'ouvrit et avant qu'elle se fût refermée sur le valet, Paul eut le temps d'entendre une voix de femme qui disait sur un ton mêlé de surprise et d'inquiétude :

—C'est Bricard ! Qu'est-il donc arrivé de si important pour te faire accourir à l'Opéra ?

Aussitôt Avril fit un signe à l'ouvreuse et, en glissant deux louis dans sa main, il lui désigna la loge voisine.

—Ouvrez-moi cette porte, dit-il.

A ce prix-là, l'ouvreuse comprit immédiatement qu'il fallait opérer en silence, et ce fut sans que le plus léger bruit pût éveiller l'attention des occupants de l'autre loge qu'elle ouvrit à Paul et referma quand il fut entré.

Relevant son capuchon sur sa tête masquée pour rester méconnaissable à celui de ses voisins qui aurait l'idée de se pencher au dehors pour regarder dans sa loge, il se tint immobile.

Si peu de temps qu'il eût perdu avant de se mettre aux écoutes, le dialogue était déjà entamé entre le laquais et la femme :

—Et tu es certain qu'il a vu ce misérable Saint-Dutasse ? demandait celle-ci.

—Il est resté une grande heure chez le chevalier.

—Comment est-il ?

—Un beau gars à l'air si déterminé que, comme le disait madame, j'ai tout de suite pensé à ne rien laisser au hasard. Aussi, quand il est sorti, je me suis élancé à sa poursuite.

—Dans quel but ?

—D'abord pour apprendre où il allait, et puis dans l'espérance que je finirais bien par trouver quelque moyen de le tenir éloigné de la maison jusqu'à la mort de M. de Saint-Dutasse.

—Bonne idée ! fit la dame.

—Oui, dit piteusement Bricard, mais toutes les bonnes idées ne réussissent pas, car la mienne a fait un fiasco complet. Je n'ai peut-être pas perdu vingt secondes et, pourtant, le gaillard avait si complètement disparu qu'il m'a été impossible de le rejoindre. Une demi-heure après, je suis revenu me mettre au guet sous une porte sombre qui fait face à la sienne.

—Tiens ! il a dû trouver la place chaude, pensa gaiement Paul en apprenant que son ennemi avait précisément occupé le poste qu'il venait de quitter.

—Là, j'ai attendu son retour pendant deux heures, continua Bricard. J'étais bien décidé à lui chercher une querelle quelconque qui attirerait la police et nous ferait enfermer au poste.

—Alors, pourquoi donc as-tu abandonné ta faction ?

—C'est parce que, pendant que je faisais le pied de grue, je me suis tout à coup rappelé que mon jeune homme, en partant, avait prévenu le concierge qu'il rentrerait fort tard dans la nuit. Alors je me suis dit que j'avais le temps de m'habiller pour venir ici prendre les ordres de madame.

La femme réfléchissait sans doute, car un court silence suivit les derniers mots du laquais.

—Madame veut-elle que je retourne à mon affût ? demanda Bricard, cherchant à renouer l'entretien.

—Oui, mais pas seul, dit sèchement la maîtresse.

—Pourquoi pas seul ?

—Parce que ton idée d'aller coucher de compagnie au poste est mauvaise. Demain, à neuf heures, on rendrait la liberté au jeune homme, et le danger serait toujours aussi menaçant pour nous.

—Alors que décide madame ?

—Il faut enlever ce garçon au moment où il arrivera cette nuit devant sa porte et le faire disparaître...

—Pour toujours ? demanda Bricard en baissant la voix.

—Oh ! non, dit tranquillement la dame, tout au plus pour trois ou quatre jours.

—Ah ! madame a tort... grand tort ! appuya la voix du laquais avec un ton de respectueux reproche.

—Pourquoi ?

—Mais parce que, quand on est en train, il vaut mieux faire d'une pierre deux coups.

—Bigre ! pensa Paul, ce Bricard est plein de bonnes intentions pour moi !

Un nouveau silence prouva que la dame était en train de peser le conseil donné.

—Fais ce que tu vois bon, prononça-t-elle d'une voix brève.

—Quelle raison cette femme a-t-elle de vouloir ma mort ? se demanda Avril.

—Alors, reprit Bricard, madame avait raison en disant que je ne devais pas être seul. Le gargon est trop vigoureux pour moi. Il me faudrait un aide solide, bien décidé... et surtout fort discret, ce qui est difficile à trouver.

A ce moment un formidable hurra poussé par deux mille cris s'éleva dans la salle.

C'était la foule qui acclamait Toto l'Arsouille, promené sur les épaules de fanatiques admirateurs de sa danse pendant le dernier quadril.

Quand le tumulte eut cessé, Paul entendit la voix de la maîtresse qui disait au laquais :

—Tu as bien vu l'homme qu'on portait en triomphe ?

—Oui, ce superbe chicard.

—Descends lui dire que je veux lui parler.

Le bruit de la porte qui se refermait prouva à l'écouteur que Bricard obéissait. Une minute après, il le vit traverser la salle et aborder Toto, tout entouré d'un groupe de femmes. A une phrase que le domestique lui murmura à l'oreille, le beau déguisé suivit immédiatement son guide.

—Empressement d'amoureux, se dit Avril.

Bientôt le nouveau cliquement de la porte lui apprit que le chicard venait de faire son entrée dans la loge voisine.

Au même instant, la porte de celle du jeune homme s'ouvrait silencieusement, et une femme, masquée et la tête enfouie sous des dentelles noires, apparaissait sur le seuil.

L'ouvreuse avait sans doute cru à un rendez-vous et, à un signe de ce mystérieux domino, elle s'était hâtée d'ouvrir sans souffler mot sur le premier occupant. Au geste de surprise qu'elle fit en le voyant, Paul devina que l'inconnu s'attendait à trouver la place libre.

Comme si, elle aussi, avait intérêt à ce que rien ne révélât sa présence aux voisins, l'arrivante se hâta de porter un doigt à ses lèvres, en même temps que son autre main s'appuyait vite sur le bras du jeune homme pour lui interdire tout mouvement brusque.

—Je vous en supplie, monsieur, veuillez être assez bon pour me céder cette loge sans faire le plus petit bruit, souffla une voix douce et suppliante à l'oreille d'Avril.

Il aurait bien volontiers obé à ce désir si, de l'autre côté de la loge occupée par ses ennemis, il avait aussi pu trouver une retraite pour écouter ; mais côté loge, la dernière de la rangée, appuyait son second flanc sur le mur des avant-scènes et n'offrait par conséquent, d'autre poste à un écouteur que celui dont Avril s'était emparé.

L'inconnue était toujours penchée vers le jeune homme pour attendre sa réponse. Sa tête, soigneusement cachée sous les den-

telles et le masque, ne laissait rien découvrir qui pût trahir son âge. Mais la voix était si jeune ; les yeux, à travers les trous du masque, brillait d'un tel éclat ; la main posée sur le bras d'Avril était si mignonne que celui-ci se sentit péniblement ému d'être contraint de répondre par un refus à la prière qui lui était adressée.

Il remua négativement la tête.

À ce signe, l'inconnue s'approcha si près de son visage qu'il put respirer le parfum de sa chevelure.

— Je vous jure, monsieur, que j'ai un immense intérêt à savoir ce qui va se dire à côté de nous, lui murmura-t-elle d'une voix qui, si basse qu'elle fût, tremblait d'une profonde angoisse.

— Et moi, madame, je vous affirme que votre intérêt n'est pas plus grand que le mien, souffla Paul.

La suppliante se redressa subitement. À l'expression étonnée de ses yeux, il était bien évident qu'elle avait cru s'adresser à un simple spectateur, occupé à contempler le bal d'en haut, qui céderait facilement à sa première requête.

De son côté, Avril cherchait à découvrir quel était cet intérêt qu'elle avait évoqué.

— Ah ! j'y suis, se dit-il, elle vient pour le chicard. C'est une jolouse qui épie son amant auprès d'une rivale.

Sa supposition fut quelque peu justifiée par cette question que la dame aux dentelles lui adressa :

— Vous connaissez l'homme qui vient d'entrer à côté ?

— Je l'ai vu, il y a une heure, pour la première fois.

— Et la femme ?

— Je n'ai encore entendu que sa voix.

— Alors vous restez par indiscretion ? demanda-t-elle d'un ton où la surprise se mêlait au dégoût.

— Oh ! fit Paul, de l'indiscretion ! pas tout à fait. Ecoutez et vous jugerez si j'ai tort de rester ici.

Inutile de répéter que ces phrases avaient été échangées à voix basse.

La scène que nous détaillons ici par le menu n'avait pas duré le quart du temps qu'il nous a fallu pour l'écrire. Aussi quand, sans plus s'inquiéter de sa mystérieuse compagne, il tendit à nouveau l'oreille pour écouter, c'est à peine si quelques mots avaient été déjà échangés dans la loge voisine depuis l'entrée de Toto l'Arsouille.

Mais grand fut son désappointement lorsqu'il reconnut, dès la première phrase, que la conversation s'était engagée dans une langue qui lui était complètement inconnue.

— Diable ! se dit-il, voilà qui me gêne pour savoir ce que cette bonne dame d'à côté complotte à mon intention avec le chicard ! Quel est le jargon qu'ils emploient ?

Instinctivement, il se retourna vers son inconnue en s'attendant à la trouver partageant sa découverte. Bien au contraire, il la vit, le corps un peu penché, écoutant avec une profonde attention qui prouvait qu'elle comprenait cette langue.

Dans son impossibilité de rien comprendre, notre héros s'efforça de deviner la nature de l'entretien d'après l'attitude de sa voisine. Malheureusement, avec son large domino flottant, son masque et sa tête voilée, elle offrait peu de prise à l'examen du jeune homme.

Mais ce qu'elle ne pouvait cacher et ce dont Paul s'aperçut aussitôt, c'étaient ses deux petites mains, pressées l'une contre l'autre, dont les doigts s'agitaient tout nerveux.

— Ça va mal pour moi, pensa-t-il à la vue de ce tremblement qu'il attribua au sentiment d'horreur inspiré à l'inconnue par ce qu'elle entendait.

Peu à peu, Avril, sans plus faire attention au bruissement de paroles dont le sens lui échappait, finit par oublier que son sort se débattait, à deux mètres de lui. Sa pensée se concentra tout entière sur cette mystérieuse orature qu'il voyait, appuyée contre la cloison, écoutant toujours avec la plus profonde attention.

— Elle est jeune, je n'en puis douter : mais est-elle jolie se demanda-t-il.

Tout à coup l'inconnue se retourna :

— Venez vite, dit-elle.

Bien que basse, sa voix trahissait un immense effroi, et la main qu'elle avait posée sur le bras de Paul était secouée par un convulsif tremblement.

— Pas de bruit, au nom du ciel ! pas de bruit, murmura-t-elle.

Le plus doucement possible, Avril fit jouer la serrure de la porte. Ils étaient à peine sortis qu'elle entraîna le jeune homme en disant :

— Perdons-nous dans les groupes.

À leur dixième pas, ils étaient si bien confondus dans la foule du couloir qu'il eût été impossible de les désigner comme ayant occupé la loge.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 136).

— o —

LA MAISON SANS MAITRES

I

Dans les derniers jours de septembre 1874, j'entrepris une excursion aux environs de Paris. Au retour, je traversai le village de Clamart. Les bois commençaient à prendre ces tons chauds qui font le bonheur des peintres. L'automne avait brodé d'or le manteau des vieux chênes et bordé de larges franges, d'un brun violâtre, les dentelures des feuillages.

Le soleil déjà frileux se voilait de brume aux dernières heures, s'enveloppait de nuages laineux et nous jetait à peine entre leurs plis deux ou trois regards obliques avant de franchir le seuil de la nuit.

Je vis dans une sorte de chemin montueux qui tourne le village entre deux grands murs, un spectacle qui n'avait, hélas ! rien d'insolite aux abords de Paris à cette époque.

Le long du chemin s'ouvrait une courte claire-voie supportée par un petit mur bas de briques rouges. Un étroit jardin voyait le soleil couchant par la claire voie et servait de vestibule à une maison sans autre étage qu'un rez-de-chaussée surélevé de six marches. Un double perron qui avait dû être bordé d'une mince rampe de fer, donnait accès aux deux seules pièces jadis habitables. La cuisine et la cave étaient tapies dans le sous-sol.

À l'entrée du jardin, un puits rond avec un tourniquet pour puiser l'eau et un toit de bois au-dessus pour garantir la corde des pluies. Cette maison avait été blanche avec des persiennes vertes et remplie de bonheur jusqu'au faire.

Quand je la vis, son aspect avait bien changé. Le tourniquet du puits n'avait plus de corde. Une vieille rôtissoire rouillée et écorchée comme si la roue d'un canon eût passé dessus, gisait dans les hautes herbes des carrés, d'où émergèrent à grand-peine une dizaine de reines-marguerites blanches étiolées comme des fillettes pauvres et poussées là hors saison.

Plus haut s'élevaient en longues pousses, veuves de fruits, six maigres poiriers red-venus sauvages. La maison semblait avoir passé sous le talon d'un géant. Le toit effondré était renté en dedans, le mur éventré laissait voir les entrailles de cet intérieur. Le pancher avait cédé par un coin et s'était cassé au milieu.

Des quatre persiennes vertes, une seule restait pendue par un gond ; la vigne qui avait encadré les fenêtres traînait au pied du mur comme une aile blessée et rampait sur le perron qu'elle avait transformé en taillis. L'allée, unique trait d'union entre la maison et la claire-voie, était envahie çà et là par la lierre des bordures, et l'herbe y poussait par places, drue et grasse comme sur une fosse.

Au milieu de la claire-voie deux piliers de briques avaient servi d'appuis à la porte ; elle n'existait plus et la commune avait fait mettre deux planches en croix pour obscurcir l'entrée du seuil abandonné et l'empêcher de servir de repaire aux malfaiteurs.

J'étais arrêté rêveur devant ce spectacle de désolation, lorsqu'un murmure joyeux d'enfants me fit tourner la tête. Je vis une troupe d'écoliers suivant, deux par deux, un grand vieillard au front pur comme un étang, hupilé et bordé d'une haie de cheveux blancs comme des saules.

Le vieillard s'arrêta près de la grille du jardin, ses écoliers se groupèrent autour de lui. J'allais me retirer, lorsqu'il m'adressa la parole d'un ton bienveillant et me dit :

—Vous semblez, monsieur, vous intéresser à l'histoire de cette maison.

—Certainement, monsieur ; ce long abandon me semble l'effet de quelque grand malheur intime.

—J'ai beaucoup connu ceux qui vécurent sous ce toit, me dit le vieil instituteur ; leur histoire est douloureuse. Combien d'êtres ont vu, comme eux, toutes leurs affections brisées par les orages politiques !

—L'année de la guerre follement déclarée à la Prusse par l'homme qui s'était arrogé le droit de vie et de mort sur tout un peuple, vivaient ici une veuve et ses quatre fils.

—Le plus jeune, Charles, avait vingt ans ; l'aîné, Pierre, à peine vingt cinq. Les deux autres étaient jumeaux et s'appelaient Louis et Jacques. Je les avais eus pour élèves jusqu'à l'âge d'homme, c'est à dire jusqu'à l'âge où ils puant entrer en apprentissage, c'étaient tous les quatre des gros pains d'intelligence, surtout l'aîné, et s'aimant bien tous ensemble, surtout les jumeaux.

—Pierre était tombé au sort, mais sa position de fils aîné de veuve l'avait libéré du service, les trois autres furent favorisés par la chance et ne partirent pas. Ils réussirent tous à se créer une aisance laborieuse et digne ; ils travaillaient à Paris et revenaient chaque soir chez leur mère, au sortir de l'atelier.

—La veuve était donc heureuse, malgré le souvenir mélancolique du père de ses enfants, mort au travail, c'est-à-dire au champ d'honneur, au moment où il venait de bâtir la maison que vous voyez, à force d'économie et de fatigue.

—Il s'appelait Pierre Martial. Ses fils, heureusement, commençaient à gagner lorsqu'il mourut. La veuve avait continué à vivre sous ce toit qu'habitaient ses regrets doucement tristes. L'homme était mort en la bénissant.

—Les fils étaient là le soir et le matin ; les dimanches, ils vivaient avec leur mère en se disputant le bonheur de soutenir ses pas à travers les sentiers montueux des bois, et quelquefois aussi venait avec eux une jeune orpheline du bourg qui avait

fait connaissance de la veuve et qu'on appelait Catherine Pagot.

—Mademoiselle Catherine était bien jolie ; figurez-vous une brune de dix sept ans, très riieuse, car elle avait de jolies dents que le rire faisait voir en épououissant une fine petite bouche fraîche et coquette comme une jeune rose. Et puis quelle jolie taille souple et mince !

—Cette mignonne créature chantait comme un ange ; c'était elle qui donnait des leçons de musique vocale chez madame Mauet, dans l'institution de la grande rue. Pierre Martial aimait beaucoup Catherine qui, elle aussi, avait fini par estimer profondément la nature sérieuse du jeune ouvrier.

—Les deux jeunes gens se promirent mariage au mois de juillet. Pierre dit le soir même à sa mère qu'il venait de s'engager avec Catherine ; la veuve embrassa son fils et lui dit :

—Tu fais bien, Pierre, Catherine est laborieuse, elle t'aime déjà bien, et, quand elle te connaîtra mieux, son affection pour toi grandira encore ; mon enfant, je te désire autant de bonheur que ton père m'en a donné.

—Le lendemain soir, les quatre Martial revinrent de Paris avec une terrible nouvelle : la guerre était déclarée !

II.

—Les trois plus jeunes frères s'engagèrent ensemble dans le même régiment pour la durée de la guerre, le mariage fut remis à l'époque de leur retour...

—Ils ne revinrent pas, monsieur.

—Quelques jours après la bataille de Reichoffen je reçus une lettre. Elle était du colonnel des trois Martial. Il me priait d'annoncer leur mort à la mère, et me disait que le régiment les pl'urait comme des frères.

—Je me souviendrai toute ma vie de ce matin-là ; je vins ici avec mon message de mort sur le cœur. Les oiseaux, qui ne se font pas la guerre eux, chantaient à plein gosier, il y en avait dans tous les poiriers du jardin. Les fleurs à peine éveillées passaient curieusement leurs têtes entre la grille que voici.

—Je mis en tremblant la main sur le bouton de la porte. Le sable de l'allée oriait sous mes pas, il me semblait que j'allais commettre un meurtre. Je franchis en chancelant les six marches du perron, ou riait dans la chambre de la mère.

—Catherine et Pierre étaient tous les deux près d'elle ; on riait, monsieur ! J'allais m'en retourner, j'allais les laisser vivre encore une matinée de bonheur... Tout à coup, la porte souvrit. A l'aspect de mes traits altérés sans doute, Catherine (car c'était elle qui avait ouvert) jeta un cri. Pierre accourut, la mère ne fit qu'un bond vers moi.

—Mes enfants, mes enfants, que leur a-t-on fait, où sont ils ? Vous le savez, vous, me dit elle en me serrant le bras d'une main fébrile.

—Je lui pris les deux mains dans les miennes.

—Lequel ? me demanda t elle d'une voix brève et les yeux secs, est-ce Charles ?

Je fis un signe de tête affirmatif.

—Et les deux autres, où sont-ils ?

—Courage ! ma bonne dame, lui dis-je.

—Où sont-ils ? demanda-t-elle encore, je veux les voir, amenez-les-moi, vous !

—Mon cœur se brisa en face de cette mourante, il me sembla que moi aussi j'avais perdu des enfants et j'éclatai en sanglots.

— Non, non, c'est faux, s'écria la malheureuse mère en frappant sa tête blanche déjà, c'est infâme, ils étaient tous ici, il y a huit jours. Charles était assis là, et mes deux petits jumeaux à côté de lui, c'est infâme, impossible, impossible, impossible !... mes petits enfants !

“ Je n'essayai pas de la consoler, elle avait le délire, elle essayait de se frapper le front contre les murs ; nous la sauvâmes à grand peine de la première crise de douleur. Elle fut prise d'un spasme effrayant, il fallut passer la nuit près d'elle : quelle nuit, mon Dieu !

“ Quelques semaines plus tard, Paris était investi. Nous nous réfugiâmes à Auteuil, dans une maison dont les maîtres avaient fui l'approche de l'ennemi ; Catherine vint avec nous.

“ L'amour des jeunes gens avait grandi dans le chagrin. Pierre aimait sa Catherine corps et âme, il était le fanatique de cette jolie petite divinité de dix sept ans. L'affection de Catherine était plus raisonnée, plus calme aussi, car l'estime dominait dans son amour.

“ Tous deux s'entendaient merveilleusement à consoler leur mère. Je dis leur mère, quoiqu'ils ne fussent pas encore mariés alors ; nous n'étions pas, hélas ! à la fin du siècle, ni du deuil !

“ Pierre s'engagea dans les compagnies de marche de la garde nationale, nous étions ensemble à Montretout, et si Paris ne fut pas débloqué ce jour là, ce ne fut pas notre faute, notre bataillon resta jusqu'au soir sur les positions de l'ennemi.

“ Durant la nuit, le bombardement étendit l'aile sur Paris ; on entendait le souffle des obus dans l'air, les éclats lointains de la fusillade dans les tranchées, la réponse déespérée des forts et des bastions, la grande ville à demi éteinte luttait dans la nuit...

“ Mais pourquoi redire ce qui a été tant de fois raconté à leurs frères plus jeunes, l'histoire de Paris livré !

III.

“ Après la capitulation, nous revînâmes ici, la guerre n'avait pas respecté cette maison, le toit était défoncé en plusieurs endroits, les murs aussi, mais la guerre civile n'avait pas encore passé sur ce pauvre seuil déserté.

“ Au bout du second siège, Pierre rendit son fusil à la mairie. Cette lutte sacrilège des Français entre eux sous le rire de l'ennemi lui faisait horreur, il se consacra tout entier à sa vieille mère en deuil et à sa chère Catherine.

“ Le mariage fut fixé au samedi d'après Pâques. La veille au soir, nous étions réunis dans la chambre de la veuve Martial. Les jeunes gens causaient entre eux, comme vous devez le penser, assis l'un en face de l'autre, les genoux demi-croisés, les doigts enlacés, les regards unis et quelquefois les lèvres, chastes et purs quoique pleins de fièvres et d'attente, heureux du lendemain, quoique tristes de la tristesse immense du pays, la joie au front, le deuil au cœur.

“ Pour eux, ils ne craignaient rien, quoique le décret officiel du gouvernement insurrectionnel qui enlevait tous les hommes jusqu'à quarante ans fût déjà sorti. Ils ne croyaient pas possible la durée de ce fratricide en masse, ils avaient espoir dans le bon sens public.

“ Cependant la canonnade avait repris ce soir-là comme au temps du premier siège. Le fort d'Issy faisait rage. Au loin Châtillon grondait et aussi la citadelle du Mont-Valérien, qui était aux mains de l'armée versaillaise.

“ Du côté des Tuileries éclata un incendie : des torrents de fumée rouge se répandirent par le ciel, et sur la lucarne large de l'embrasement se profila sévèrement la longue ligne sombre des remparts. A une portée de fusil de l'endroit où nous sommes, la fusillade éclata, vive, fébrile, effrayante ; nous nous mîmes tous à cette fenêtre que vous voyez, où pend encore, accroché, une persienne.

“ Une troupe de fédérés passa à ce moment dans le chemin ; j'en vis plusieurs qui nous montraient au doigt, puis un mouvement se produisit dans le détachement ; quelques hommes pénétrèrent dans le jardin, l'un d'entre eux cria au fined de Catherine :

— Dis-donc, l'ami, voilà le moment de se bûcher, allons ; prends ton fusil et arrive.

— Je n'en ai plus, dit Pierre.

— On va t'en fournir ; allons, viens vite, il ne s'agit pas de faire le bourgeois maintenant, il faut que tout le monde marche.

“ Je pris le jeune homme par le bas et l'arrachai à la fenêtre, en disant à ces hommes :

— C'est bon, citoyens, on y va.

“ Il n'y avait pas de temps à perdre, Pierre se glissa dans une sorte de soupente sans bien dissimulée dans l'épaisseur du mur. L'escalier retentissait sous les pas d'une troupe d'hommes, on les entendit frapper le mur de leurs crosses lourdes ; plusieurs étaient ivres.

Ils entrèrent violemment dans la chambre où étaient les deux femmes.

— Que voulez-vous ? leur dit la mère.

— Vous avez ici un jeune homme en âge de porter les armes, il faut qu'il nous suive, dit le lieutenant qui commandait cette troupe de forceés. Il me semble encore le voir. C'était un colosse à face rouge et lippue, à larges pieds trop ouverts, à grossières mains velues et ornées de bagues.

— Je suis veuve, reprit la vieille dame, mon fils Pierre est l'aîné de quatre fils. Les autres sont avec Dieu. Personne au monde n'a le droit de me prendre mon dernier enfant. Demain il se marie avec cette jeune fille, elle n'a que lui pour appui. Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne peut pas se battre.

— Il s'est pourtant battu pendant le siège, reprit l'énorme lieutenant. Je sais cela, moi qui vous parle, car vous étiez à Paris dans ma maison, je suis le propriétaire Logenère.

— Il n'y a plus de propriétaires, grommela l'un des fédérés.

— Ça, c'est juste, dirent les autres.

— Allons, amenez nous le jeune ou nous emmenons les vieux, reprit l'officier en me saisissant au collet, sans doute pour affirmer son zèle à la cause de la Commune.

— Inutile de mettre la main sur moi, lui dis-je, vous n'êtes pas un sergent de ville et je ne suis pas un malfaiteur ; du reste je vous suis.

— Trêve de discours, l'ami, reprit-il en dirigeant vers moi le canon de son revolver, allons, en avant, marche !

“ Ils allaient m'emmener je ne sais où, malgré les protestations des deux femmes, lorsque tout à coup la porte de la soupente s'ouvrit et Pierre bondit au milieu des fédérés.

— Me voici, dit le généreux enfant ; respectez ce vieillard et surtout pas de scène de violence devant ces femmes, en deuil. Allons, adieu, mère, adieu, Catherine.

Il se jeta dans leurs bras et tous trois demeurèrent embrassés dans les sanglots. Puis, s'arrachant à l'étroite anxieuse, il se tourna vers les gardes nationaux.

—Si j'étais seul, vous ne m'auriez pas vivant, leur dit-il, ne fût-ce que pour protester contre des républicains violateurs de la liberté individuelle, je refuserais de vous suivre. Je m'appelle Pierre Martial, et je suis républicain comme mon père, qui s'est battu en 1830, et comme mon grand-père, un paysan de 89, celui-là ; mais je ne suis pas républicain comme vous, monsieur le propriétaire Legendre, qui vous faites plus féroce que les autres par peur, et qui redeviendriez bonapartiste comme devant si l'homme de Sedan revenait. Vous voyez bien que je vous connais aussi, moi.

—Toi, mon petit, si tu ne te fais pas, nous allons te faire ton affaire, hurla le gros homme.

—Marchons, dit Pierre, et il passa devant eux.

IV.

« Nous ne le revîmes plus. Nous fûmes sans nouvelles de lui pendant six semaines. Nous assistâmes dans l'effroi et le désespoir aux péripéties violentes de ce long drame.

« Paris fut pris et l'incendie de la grande ville fut éteint dans le sang des fédérés.

« Un jour, Mme Martial reçut une lettre de Versailles. Pierre annonçait à sa mère que, fait prisonnier dans les derniers jours de la guerre civile, il s'attendait à être jugé.

« Il fut, en effet, traduit devant un conseil de guerre et contraint d'accepter sa participation aux opérations militaires de la Commune.

« On ne voulut pas admettre que cette participation eût été entièrement passive.

« L'attitude de l'accusé fut modeste et digne.

« Mais comment pourrais-je vous exprimer l'angoisse qui serrait le cœur de la mère ? Elle était pâle, le regard sec et fixe, les lèvres blanches, les mains jointes sur sa robe de deuil. Muette, elle attendait le coup qui devait la frapper en même temps que son fils, elle qui venait de sacrifier ses trois autres fils à la patrie.

« Le conseil se retira pour délibérer et revint au bout d'un quart d'heure dans la salle des séances.

« Puis on lut l'arrêt.

« Pierre Martial était condamné à la déportation.

« Un frémissement courut dans la foule.

« La mère s'était levée raide : elle étendit vers le ciel ses deux bras maigres, puis, se frappant le front à deux poings, elle éclata de rire.

« Il fallait l'emmener. Le délire ne la quitta plus. C'est une morte qui marche. Le corps agit seul, l'âme est partie. Catherine soigne cette mère qui n'a plus de fils. Elle a voulu être mariée avec Pierre avant le départ du condamné pour Nouméa. Maintenant elle attend, elle fait comme tous ceux qui aiment : elle espère.

« Voilà, monsieur, l'histoire de cette maison, elle est triste comme notre patrie humiliée, que je suis trop vieux, hélas ! pour revoir un jour telle que l'empire l'avait prise.

Le vieillard se tut, passa la main sur son front, me fit un salut d'adieu et disparut dans le détour du chemin déjà sombre, suivi de ses écoliers silencieux.

Alors, jetant un dernier regard à la maison sans maîtres, je repris ma route vers Paris, qui emplissait déjà l'horizon de sa lumière.

PRIMES !

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC !

C'est le 3 Juillet dernier que nous avons commencé la publication d'un nouveau roman encore inconnu en Canada, et qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour, tant sous le rapport de l'intérêt qu'il inspire au lecteur que par la richesse de son style. C'est un chef-d'œuvre du plus grand mérite.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

DE PLUS, à toute personne qui paiera un an d'abonnement (UNE PIASTRE), nous adresserons la collection complète d'une année de notre journal, à son choix, dont elle peut voir le contenu, année par année, plus loin.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de deux années d'abonnement (DEUX PIASTRES), nous enverrons la collection de trois années complètes de notre journal, que tel plus haut décrié.

Enfin, aux personnes qui nous feront parvenir le prix de trois années d'abonnement (TROIS PIASTRES), nous enverrons la collection complète de notre journal, moins, cependant, la première année, qui est épuisée.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 au 1^{er} Juillet 1884, soit trois ans et demi, et le journal pendant trois autres années.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de six mois d'abonnement (50 CENTS), nous enverrons le journal pendant six mois et, en plus, une collection de notre journal contenant une histoire complète.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — Épuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Emprisonné*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Emprisonné* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)

VITAL CASSAN, dessinateur et graveur sur bois, est maintenant au No 475 rue Craig, bureau du *Feuilleton Illustré*.